

Un Demi-Siècle De Traductions Françaises de Pessoa

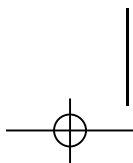
Robert Bréchon (Escritor e Tradutor)

Si Pessoa a fini par être reconnu en France, il le doit aux traducteurs, les passeurs indispensables sans lesquels chaque culture nationale serait enfermée en elle-même, dans une sorte d'autisme linguistique. C'est à eux que je dédie cette conférence.

1) L'histoire de la traduction de Pessoa

Au commencement, il y a deux hommes, qui forment à eux deux la première génération des traducteurs: Pierre Hourcade et Armand Guibert. Je les ai connus l'un et l'autre. J'ai été le successeur de l'un, le disciple de l'autre. Hourcade a passé une grande partie de sa vie au Portugal, lecteur à Coimbra, puis à Lisbonne, enfin directeur de l'Institut Français. Encore tout jeune, il s'était lié avec José Régio, Adolfo Casais Monteiro et João Gaspar Simões, qui venaient de créer *Presença*. C'est par eux qu'il a connu Pessoa, dont il a été le seul ami étranger. C'est lui qui, le premier, l'a présenté au public français, du vivant du poète, d'abord par un remarquable récit d'une "rencontre" avec lui, en 1930, dans la revue parisienne *Contacts*, puis par une "Brève introduction à Fernando Pessoa", suivie de la traduction de cinq poèmes, dans les *Cahiers du Sud*, à Marseille, en 1933. Pessoa lui en a été très reconnaissant.

Armand Guibert, poète français réfugié en Afrique du nord pendant la guerre, a découvert Pessoa en 1941 à Lisbonne, où il a passé toute une année auprès de Pierre Hourcade; et il a eu le coup de foudre, au point de faire le voyage de Durban pour essayer d'y retrouver les traces de l'adolescent Pessoa, d'ailleurs en vain, puis de consacrer le reste de sa vie à la diffusion de son œuvre en France et dans le monde. Son travail de traducteur, d'éditeur et d'exégète commence en 1955; il ne cessera qu'à sa mort en 1990. Le tournant décisif de sa carrière et de celle du poète qu'il aimait, c'est la publication en 1960, qu'il appelle "l'annus mirabilis" de Pessoa, d'une étude, suivie d'une anthologie, dans la collection "Poètes d'aujourd'hui" aux éditions Seghers.



Ce petit livre a révélé le génie du poète portugais à beaucoup d'intellectuels de tous les pays qui devaient devenir à leur tour les agents de sa gloire, comme Octavio Paz.

La deuxième génération des traducteurs français apparaît vers 1970, mais leur travail se fait en ordre dispersé, chez divers éditeurs. Certains sont des universitaires lusitanistes: J.-B. Aquarone, Pierre Rivas, Pierre Léglise-Costa; d'autres sont des écrivains: André Coyne, Claude Esteban. Mais pendant cette période les plus importants des traducteurs sont des portugais francophones: Teresa Rita Lopes, José Augusto Seabra, Sophia de Mello Breyner, Isabel Magalhães.

Vingt-cinq ans après l'évènement qu'avait été le Pessoa de Guibert chez Seghers, du cinquantenaire de la mort du poète en 1985 au centenaire de sa naissance en 1988, un ensemble de manifestations marque le début d'une nouvelle phase, qui va être celle de la révélation définitive. En 1985, à l'occasion d'une exposition, le Centre Pompidou publie un volume intitulé Fernando Pessoa, poète pluriel, qui propose des traductions nouvelles (de Leyla Perrone Moisés, Henri Deluy, Françoise Laye, Rémy Hourcade). En 1988 paraissent les premiers volumes de la première édition d'ensemble des Œuvres de Fernando Pessoa, que j'ai organisée avec l'aide d'Eduardo Prado Coelho et de toute une équipe de traducteurs, dont Michel Chandeigne, Patrick Quillier et Françoise Laye, chez l'éditeur Christian Bourgois. La même année les Éditions de La Différence, de Joaquim Vital, entreprennent de publier les Œuvres complètes de Pessoa, avec l'aide de José Blanco qui, en 1986, a donné sous le titre de Pessoa en personne un choix de lettres du poète. Toute cette activité éditoriale culmine avec la publication en 1999, chez Christian Bourgois, d'une nouvelle traduction du Livro do Desassossego, intitulé en français par Françoise Laye Le Livre de l'Intranquillité, qui a été un "best seller". Enfin, en 2001, l'entrée de Pessoa dans la prestigieuse collection de la Pléiade consacre définitivement sa gloire.

2) Les problèmes de la traduction de Pessoa

Il serait trop long de traiter ici des problèmes théoriques de la traduction: je renvoie au livre de Georges Mounin qui porte ce titre. J'ai de mon côté beaucoup réfléchi à la question. Il faut choisir entre une traduction "éloignante", qui restitue le caractère foncièrement étranger du texte original, et une traduction "rapprochante", qui le rend familier au lecteur. Par exemple, pour rendre le titre du poème d'Álvaro de Campos, *Dobrada à moda do Porto*, Guibert renvoie le lecteur français à ce qu'il connaît: "Tripes à la mode de Caen". Quillier, lui, le renvoie à ce qu'il ignore: "Tripes à la mode de Porto".

Outre les difficultés inhérentes à toute traduction, notamment de textes poétiques, il y en a qui sont spécifiques de la traduction de Pessoa, et qui tiennent à la manière

originale qu'il a de manier sa langue (je ne parlerai ici que du portugais, mais le problème est le même pour l'anglais). Comment faut-il rendre les archaïsmes et les néologismes, les solécismes et les barbarismes volontaires? Faut-il gommer ce qui choque? Et puis ce qui complique la tâche du traducteur, c'est que Pessoa n'a pas un style, mais autant de styles que de membres de la "coterie", en vers comme en prose. Enfin, si la traduction des vers libres pose le même genre de problèmes que la prose, les élégies en vers réguliers du Cancioneiro en posent d'autres: faut-il essayer de rendre les mètres et les rimes, au risque de trahir le sens? Notre réponse, dans l'édition Bourgois, a été: non. Mais on renonce alors à ce qui contribue à faire la "musique" du vers.

Plutôt que de me livrer à des considérations générales sur la traduction de Pessoa en français, je préfère examiner quelques cas concrets de traductions particulièrement controversées. Ils concernent tantôt le lexique, tantôt la grammaire.

a) "O poeta é um fingidor"

Il existe bien en français un substantif feinteur, mais il est peu usité et populaire. On l'utilisera par exemple pour un joueur de football qui sait "dribbler" habilement. Il est impropre dans le cas du poète. Il n'y a que deux solutions: ou trouver un substantif plus ou moins synonyme: menteur, tricheur, simulateur, trompeur; ou le remplacer par un verbe ou par une locution verbale, ce qui a l'avantage de mettre l'accent sur l'action de "feindre" même ce que l'on éprouve réellement. C'est ce que font les deux principaux traducteurs:

"Le poète sait l'art de feindre" (Guibert)

"Feindre est le propre du poète" (Quillier)

b) "Saudade"

Si le mot est familier aux lecteurs portugais, il est pour les français un mot, un concept, un sentiment étranger. Dans le volume du Cancioneiro de l'édition Bourgois, les traducteurs ont pris le parti de le rendre par des mots différents selon le contexte: nostalgie, regret, manque, désir, tristesse, etc.

Dans l'Édition de La Pléiade, P. Quillier a pris le parti très hardi de ne pas traduire le mot, mais de le franciser. Partout où il y a dans le texte original le mot saudade, la version française garde "saudade". On peut prévoir qu'il finira par entrer officiellement un jour dans la langue.

c) "Desassossego"

Nous avons longtemps cherché un équivalent. Celui qui semblait s'imposer, "inquiétude", nous a paru trop usé et son sens trop exclusivement moral; et puis on n'y sent pas assez la négation, à moins de l'écrire "in-quiétude". Nous avons été tentés par le mot "inapaisement". Finalement, la traductrice du Livro a opté pour "intranquillité", trouvé dans un poème d'Henri Michaux. Le malheur, c'est que le mot n'existe pas officiellement dans la langue. Notre pari est qu'il finira par y entrer, comme "saudade", ce qui est en train de se produire. Sans doute, par son étrangeté, a-t-il contribué au succès du Livre en France.

d) "Os girassóis do império que morri"

Les entorses que Pessoa fait à la syntaxe paraissent intraduisibles. L'un des exemples les plus connus est celui du dernier vers du sonnet VI de Passos da Cruz, où le verbe intransitif a un complément d'objet direct. Qu'est-ce que cela veut dire? On traduira différemment selon que le pronom relatif que a la valeur d'une conjonction (car), d'un sujet (qui) ou d'un objet (que).

Voici deux traductions du vers:

"Les tournesols de l'empire en moi défunt" (Guibert)

"Les tournesols de cet empire qui suis mort" (Quillier)

Je préférerais le mot à mot:

"Les tournesols de l'empire que je suis mort".

De toute manière, qui ou que est un solécisme en français comme en portugais.

e) "Quem vem viver a verdade
Que morreu D. Sebastião?"

On retrouve la même construction dans le dernier vers du poème O Quinto Império de Mensagem: un complément d'objet direct d'un verbe intransitif, le verbe être. En réalité, ici, le que est plutôt attribut de l'auxiliaire.

Bernard Sesé, dans l'édition Corti de Message, analyse le vers rationnellement: que est plutôt un complément de moyen; la vérité est la cause de la mort.

"Qui vient vivre la vérité
Dont mourut le Roi Sébastien?"

Pour Quillier, la vérité est l'effet de la mort du Roi caché:

“Qui survient pour vivre la vérité
De la mort de don Sébastien?”

Le traducteur, cette fois, a renoncé au solécisme, mais sa version n'a pas le raccourci fulgurant du texte original.

Il y a pourtant des moments où Patrick Quillier fait presque mieux que son modèle ; et l'on peut se demander si ce n'est pas une forme d'infidélité. La poésie, dit-on, est intraduisible; et pourtant il faut bien traduire. Qu'est-ce qu'une bonne traduction? C'est celle où l'essentiel du texte original est rendu. Mais quel est donc l'essentiel? Cela peut être, selon le cas, l'idée, le sentiment, les images, les figures, le rythme. Je voudrais, pour finir, donner au moins un exemple d'une traduction poétique parfaitement réussie. Mais c'est alors un poème français, dont on ne sait plus si “l'auteur” est Quillier ou Pessoa.

“Sim, vem um canto na noite,
Não lhe conheço a intenção,
Não sei que palavras são.
É um canto desligado
De tudo o que o canto tem.
É algum canto de alguém.
Vem na noite independente
Do que diz bem ou mal.
Vem absurdo e natural.
Já não me lembro que penso.
Ouço; é um canto a pairar
Como o vento sobre o mar.”

“Oui, un chant monte dans la nuit.
Je n'en sais le pourquoi.
N'en connais les paroles.
C'est un chant délivré
De tout ce que le chant possède.
Ce n'est que le chant de quelqu'un.
Il monte dans la nuit indépendant
De ce qu'il dit plus ou moins bien.
Il monte absurde et naturel.
Je ne me souviens plus que je pense. J'écoute:
C'est un chant qui plane et qui plane
Comme vent sur la mer.”

(Cancioneiro, 5 septembre 1934)